

Deslocalizar, relocalizar, mal localizar

Constanza Camelo-Suarez

Number 125, Winter 2017

Connectivités

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84837ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Camelo-Suarez, C. (2017). Deslocalizar, relocalizar, mal localizar. *Inter*, (125), 54–55.



DESLOCALIZAR, RELOCALIZAR, MAL LOCALIZAR!

► CONSTANZA CAMELO-SUAREZ

Je m'intéresse aux phénomènes reliés à la migration ainsi qu'à la géolocalisation de groupes qui subissent le déplacement. En concevant des expérimentations performatives qui explorent la relation entre des sujets, des objets et leurs trajets, se développe une pratique questionnant le territoire et les sujets qui s'y investissent. Ainsi, on quantifie, on mesure le geste humain en capturant les données que le corps génère à partir de sa mobilité. Numérisée, cette forme d'art action explore l'interactivité comme résidu de la connectivité. Par cette approche technoesthétique, se met en œuvre un dispositif de participation citoyenne à travers lequel des portraits performatifs de la mobilité contemporaine sont réalisés.

Dilater ou contracter l'univers II est un projet réalisé à Tijuana, ville frontalière mexicaine voisinant les États-Unis. En 2011², j'ai réuni quelques citoyens centre-américains ayant été déportés des États-Unis. Sans documents, ils ont traversé la frontière et ont été renvoyés au Mexique par le Service américain de citoyenneté et d'immigration. Ces personnes déportées ont adhéré volontairement à la proposition de réaliser des interventions à caractère performatif dans un espace public de Tijuana : un pont donnant accès à une sortie supplémentaire vers les douanes américaines. Voici le récit de pratique de cette action.

Trois mots, *deslocalizada-o*, *relocalizada-o* et *mal localizada-o*, sont écrits sur le sol en grande taille, à l'échelle de la largeur et de la longueur réelles d'un pont en construction. Portant son document de déportation sous la forme d'un masque, chaque participant choisit le mot qui correspond le mieux à son état par rapport à l'espace, lors de son déplacement. Ainsi, aveuglé symboliquement par son document de déportation, le participant est guidé par l'artiste lors de la marche qui suit le trajet indiqué par la ligne écrite de chaque lettre. Durant son parcours, le duo est accompagné d'un policier municipal mexicain invité par l'artiste³.

Le guide est muni d'un GPS qui transmet à un ordinateur les données provenant des trajets. Les déplacements du point qui marque le début du mot jusqu'à celui qui marque sa fin dessinent la transcription du mot *parcouru*. En direct, cette transcription est retransmise sur une page Web.

L'individu déporté n'est plus, pour un moment, une entité locale, car il n'a plus d'identité⁴. Il subit déjà les exclusions sociale, économique et politique. Le dispositif de repérage rappelle, entre autres, l'incorporation du biopolitique sous une autre forme, celle virtuelle, soit une entité délocalisée qui fournit de l'information à son sujet grâce aux données qui géolocalisent son mouvement.



Action #1

Deslocalizada



Participant: Constanza Camelo

- **Date de naissance:** 23 Julio 1970
- **D'où vient-elle?** Bogotá, Colombia
- **date de migration:** 25 Août 1995

Guidé par: Martin Dufrasne

une forme spatiotemporelle en resignifiant et en actualisant la circonstance où l'action s'inscrit. Situation devenue lieu d'énonciation circonstanciel, sa représentation cartographique virtuelle loge les données du trajet par rapport à la longitude et à la latitude du lieu pratiqué. Ainsi, le non-lieu du déporté cesse d'être la surface qui n'accueille pas, l'espace qui engloutit, le fond sans fond existentiel.

Se situer à nouveau dans la société, grâce au caractère événementiel de l'action, est aussi un acte de résistance subjective. Ce principe de révolte peut s'instaurer à partir d'actions singulières qui permettent aux individus de s'approprier un lieu donné, un monde qui sert d'espace mitoyen afin de vivre ensemble autrement, comme nous le rappelle Hélio Oiticica. La révolte, c'est la manifestation de volontés d'être, de subjectivités qui résistent ensemble au manque de repères relationnels, historiques et identitaires.

Comme un portrait de groupe, cette apparition collective signale une altérité où les multiples intensités physiques, psychiques et sociales se reconnaissent entre elles dans leur déplacement. Apparition de nature sacrée⁶, c'est-à-dire phénomène de nature extra-ordinaire, l'action collective réarticule les liens de proximité entre natures humaine et technologique, réseaux physique et virtuel qui évoquent l'altérité non pas comme une menace⁷, mais plutôt comme une place inclusive depuis laquelle le désir pluriel de réapparaître dans le monde, de s'y réinsérer, se fait sentir. ◀

Photos : courtoisie de l'artiste.

Notes

- 1 Notre traduction : délocaliser, relocaliser, mal localiser.
- 2 Cette action a été réalisée dans le cadre de la résidence Dis/location organisée par le centre d'artistes Dare-Dare.
- 3 Pour commencer cette action, j'ai demandé à Martin Dufrasne, coordonnateur artistique de l'événement, de me guider sur le mot de mon choix, *relocalizada*. Ayant migré de la Colombie, je portais sur le visage le passeport canadien que je venais récemment d'obtenir.
- 4 Les passeurs retiennent les documents d'identité des personnes qui les engagent pour les faire traverser la frontière des États-Unis.
- 5 J'utilise ce terme à la manière de Michel Tournier (*Journal extime*, Musardine, 2002, 236 p.) : l'extime n'est pas l'intime en tant que dévoilement d'une intériorité, mais ce qui se passe à l'extérieur de celle-ci. Loin des confidences pathologiques d'un ego qui s'exhiberait, l'extime rend visible une partie de ce qui appartient à la sphère de l'intime : il montre le monde qui nous entoure, son histoire, tel un secret du social révélé par une voix individuelle.
- 6 Entendu ici dans le sens anthropologique du terme, sens attribué à la série *Caminar es sagrado* (*Marcher est sacré*), actions réalisées par l'artiste colombienne Maria Teresa Hincapié lorsqu'elle a traversé, à pied, la Colombie en période de guerre civile.
- 7 Par la criminalisation de la mobilité, par exemple.

Constanza Camelo-Suarez s'intéresse à la création, à la théorisation et à la diffusion de l'art expérimental. Sa pratique artistique s'articule autour de la création de dispositifs performatifs à caractère contextuel. Elle est cofondatrice du collectif *We are not Speedy Gonzales*, collectif d'artistes migrants qui travaille sur la transculturalité et ses représentations dans le milieu de l'art actuel. En tant que commissaire indépendante, elle a organisé des échanges artistiques entre le Canada et l'Amérique latine ainsi que des événements reliés à la théorisation de la pratique de l'art action. Constanza Camelo-Suarez détient un doctorat en études et pratiques des arts (UQAM). Elle travaille comme professeure, est directrice du Module des arts de l'Université du Québec à Chicoutimi, fait partie des chercheurs du CÉLAT ainsi que du GRMC et agit en tant que vice-présidente du centre d'artistes Le Lobe.

L'espace physique de la ville et l'espace virtuel du cyberspace servent de support et de trame aux actions qui y ont lieu. Par conséquent, le territoire n'est plus seulement une question qui porte sur le local, mais également sur le global. Le *glocal* comme réalité, avec les tensions et les rapprochements qu'il construit, accueille les traces *extimes*⁵ de corps en déplacement. De manière éphémère, la manifestation réaménage le territoire : une nouvelle forme d'organisation sociospatiale, sur le plan glocal, se met en place.

Intervalle entre le ici et le là-bas, le traitement numérique traduit les données devenues mesures. Ces dernières deviennent dès lors les dessins des trajets de sujets en mouvement, l'empreinte virtuelle d'un parcours humain contemporain. La singularité de cette empreinte réside sur le fait de dessiner, une deuxième fois, un mot en parcourant son ébauche écrite sur le sol. Le résultat constitue une translation géométrique imparfaite, car la triangulation du GPS produit de l'« incertitude » dans la mesure.

Le trajet est transcrit comme ligne composée de pas devenus des pixels, des points lumineux qui s'inscrivent dans l'obscurité écranique en correspondance approximative avec le mouvement du corps. Cette représentation plutôt abstraite correspond partiellement au mot inscrit sur le pont, son application linéaire étant imprécise, ambivalente, telle l'identité du déporté. La ligne déborde, tout comme le sens logique qu'on pourrait attribuer à la déportation : la charge affective de l'état du déporté est tellement importante qu'elle échappe à la représentation.

Personne déportée, artiste migrante et policier : ces identités partagent une histoire de la mobilité qui les relie entre elles à Tijuana. Les actions de ces individus sont de l'ordre de l'extime, car elles « nomment » et « parcourent »

